
Révolution : du concept à la métaphore

Contribution à la sémantique d'un terme autrefois emphatique

Reinhart Koselleck

Traducteur : Philippe Forget



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1358>

DOI : 10.4000/elh.1358

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2018

Pagination : 25-36

ISBN : 978-2-271-12431-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Reinhart Koselleck, « Révolution : du concept à la métaphore », *Écrire l'histoire* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1358> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1358>

Tous droits réservés

Révolution : du concept à la métaphore

Contribution à la sémantique d'un terme autrefois emphatique

Ce texte, publié dans Begriffsgeschichten. Studien zur Semantik und Pragmatik der politischen und sozialen Sprache (Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2006, p. 240-251), n'est pas tout à fait un texte original, mais composite : en effet, la première partie est presque entièrement reprise de l'introduction rédigée par Koselleck pour le très long article que consacrent les Geschichtliche Grundbegriffe à la révolution (vol. 5, p. 653-788 ; voir note 1 ci-dessous). Les modifications y sont généralement mineures : mots ajoutés ou retranchés pour des raisons stylistiques, pour introduire une précision ou souligner une transition. On note cependant aussi quelques changements plus conséquents, à savoir des développements de plusieurs lignes ajoutés pour préciser la ligne générale de l'article ou introduire de nouveaux exemples. La seconde partie (à partir de « Autour de 1800, l'évolution sémantique de la modernité révolutionnaire... », ici p. 29) peut en revanche être considérée comme rédaction originale, tout en s'appuyant sur des exemples déjà présents dans l'article cité : ainsi de Görres (p. 740), Wigand (p. 747), Schulz (p. 759) ou Freiligrath (p. 763). Ces noms montrent que Koselleck a décidé de se limiter ici à la période qu'il a appelée Sattelzeit (ce qui peut se traduire par « période charnière »), et plus précisément à sa seconde partie, de la Révolution française aux années 1860.

Hormis la note 1, toutes les notes sont du traducteur.

La revue Écrire l'histoire remercie les éditions Suhrkamp de lui avoir accordé l'autorisation de traduire ce texte dans le présent numéro. [NDLR]

Depuis les Lumières, le mot et le concept de « révolution » jouissent d'une conjoncture changeante, mais constante. Il doit donc y avoir quelque chose comme une expérience régulière de la révolution, qu'on l'entende au sens politique, scientifique, économique, technique, social ou culturel. De plus, l'adjectif « révolutionnaire », convocable au gré des situations, sert volontiers à caractériser la modernité ou la violence. « Révolution » est donc tout à la fois un

slogan marqué d'ubiquité, un concept politico-social et un terme scientifique. Ce terme, et donc aussi tous les contenus qu'il recouvre ou cherche à recouvrir, apparaissent dans le vocabulaire des sciences sociales, culturelles, historiques et linguistiques¹. Mon propos n'est pas ici de nouer un ruban unificateur autour de ces domaines hétérogènes. Il s'agit bien plutôt de marquer des différences qui restent un défi commun pour la réflexion.

Un concept fondamental de la modernité

L'histoire du concept de révolution montre qu'un seul et même concept contient des éléments durables de répétabilité et de plus en plus de bandes sémantiques innovantes.

Le concept de révolution relève de la modernité. Ce mot apparaît dans l'usage politique à la fin du Moyen Âge, en Italie d'abord, puis dans les langues occidentales, à partir desquelles il est également accueilli en Allemagne au XVIII^e siècle. Dans son acception actuelle, ce concept n'est devenu usuel *stricto sensu* qu'à partir de la Révolution française. Depuis, un concept fondamental a lié en faisceau des expériences et des attentes qui, individuellement, avaient déjà été comprises sous le terme de « révolution », mais qui n'ont été ressaisies dans leur complexité que depuis 1789.

D'un point de vue analytique, le concept de révolution couvre depuis cette date au moins deux domaines d'expérience qui ne vont pas nécessairement de pair. D'une part, il désigne les troubles, accompagnés de violence, d'un soulèvement qui peut aller jusqu'à la guerre

civile et qui en tout état de cause conduit à un changement de Constitution.

De l'autre, ce concept induit un changement structurel de long terme qui, procédant du passé, peut aussi orienter le futur. Il se rapproche alors de la « révolution permanente », le processus autant que l'évolution. Dans ce dernier usage, le concept dépasse le sens politique étroit, lié à la violence, pour s'étendre à l'ensemble de la société, pouvant dès lors concerner de nombreux secteurs, de l'industrie à la culture en passant par la science.

Il s'agit donc d'un concept complexe, doté à l'origine d'une force d'impulsion politique, mais qui englobe également un contexte social plus large, lequel définit aussi bien un retournement violent de court terme qu'un processus historique de changement inscrit dans la durée. Ces deux champs sémantiques sont convocables indépendamment l'un de l'autre, mais il est courant depuis la Révolution française qu'ils se conditionnent réciproquement dans un seul et même concept de révolution : l'aspect historique de

long terme explicite le but politique et, à l'inverse, l'objectif politique rend la dimension historique plus intelligible. Le concept est tout à la fois vecteur de connaissance et indice d'action. C'est en cela que réside sa modernité. C'est un concept réflexif qui fait la synthèse des conditions de l'action politique et des analyses de la connaissance historique. Il recouvre aussi bien la faisabilité d'une réforme que la dynamique propre d'une évolution – et « révolution » participe du sens de ces deux contre-concepts.

Mais le concept de révolution n'est pas seulement moderne : il contient aussi des expériences prémodernes. Il lie en faisceau des bandes sémantiques qui s'échelonnent historiquement à des profondeurs diverses. Tout particulièrement, l'usage politique étroit du mot « révolution » recouvre des expériences et des observations déjà faites plus tôt d'une façon différente ou semblable, mais qui avaient alors été appréhendées par d'autres termes conceptuels. Remontant aux histoires grecque et romaine, elles ont été prises en charge par l'usage linguistique médiéval pour finalement passer dans les langues des peuples européens. Indépendamment des variations liées à leur utilisation concrète, on peut les répartir en trois groupes.

Premièrement, les puissances dominantes définissent un trouble politique violent du haut vers le bas. Font partie de ce groupe, en partie aujourd'hui encore, *tumultus*, *turba*, *sedition*, *conjuratio*, *rebellio*. « Tumulte », « agitation », « troubles », « désordres », « sédition », « conjuration », « soulèvement » – par analogie avec la *stasis*² grecque – et « rébellion » sont des termes en grande partie synonymes des expressions latines

qui avaient également leur place dans le droit romain.

Un deuxième groupe définit les troubles dans une perspective en quelque sorte neutre et objectivante : *discordia* (discordie), *bellum civile* (guerre civile), *motus* (mouvement), *vicissitudo* (alternance, succession, changement).

Enfin, un troisième groupe définit l'agitation par le biais d'un titre de légitimation qui justifie l'action du bas vers le haut. Celle-ci s'oppose alors à la tyrannie, au despotisme et, depuis la Révolution française seulement, à la dictature.

Cette typologie grossière ne prétend pas que les titres de droit concrets et les conflits effectifs n'ont pas changé au gré des situations et des époques, malgré leur terminologie constante jusqu'à aujourd'hui. Mais la sémantique n'est pas si abstraite et variable que la terminologie ainsi maintenue n'ait pas aussi englobé des structures communes.

Il s'agissait la plupart du temps de concepts juridiques appliqués à un ordre politique établi. Lorsqu'un tel ordre était mis en péril par des troubles, les personnes concernées avaient recours à un droit potentiellement commun, et si des modifications de la Constitution s'ensuivaient, elles restaient par principe limitées au domaine des possibilités finies de l'exercice humain du pouvoir. Malgré tous les changements de fond qui ont eu lieu depuis, les titres de domination que sont la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, mais aussi leurs formes de décomposition, sont restés opérants dans l'histoire européenne, sans pour autant porter atteinte aux données de l'expérience ni aux possibilités d'attente. La même chose vaut pour les formes d'apparition des troubles et des guerres civiles. Les doctrines de Thucydide³

ou de Tacite⁴ n'étaient pas seulement convoquées et transposées du point de vue rhétorique, elles restaient aussi empiriquement réalisables.

Le changement s'opéra lentement, mais aussi de façon partielle, avec l'introduction du terme « révolution », qui finit par devenir un nouveau concept caractérisant la modernité. Tout d'abord, au xvi^e siècle, « révolution » désigna le diagnostic traditionnel du changement, de la sédition, de la chute de souverains ou du changement de Constitution. Ensuite, le changement de Constitution a pu être interprété comme une anacyclose en s'appuyant sur les lois astronomiquement nécessaires de la course des étoiles, par exemple chez Polybe⁵. Hobbes voyait dans la révolution anglaise une « *circular motion* » qui avait conduit de la monarchie à la démocratie en passant par la Constitution aristocratico-parlementaire, pour revenir ensuite à la monarchie en repassant comme en miroir par les formes constitutionnelles correspondantes. Comme on le sait, cette interprétation est aussi applicable au processus de la Révolution française. Plus encore : elle a rendu possible, avant même que cette révolution n'éclate, des pronostics sous forme de conclusion analogique. En se fondant sur son savoir historique, Diderot a pu ainsi prédire en 1780 que la révolution à venir en France déboucherait sur une dictature volontairement acceptée, et c'est à partir d'une même préscience que Wieland a annoncé, un an et demi avant son coup d'État, que Napoléon était le futur *dictator perpetuus*⁶.

Au xviii^e siècle, le concept s'élargit et gagne le champ de la philosophie de l'histoire. Il signifie alors le changement par excellence, mais un changement

qui, embrassant tous les domaines de la vie, était censé conduire à un avenir meilleur. La somme des révolutions finit par se fondre dans le collectif singulier de la Révolution comme telle. Elle devint le sujet de l'histoire. Elle fut consacrée nécessité historique, la promouvoir devint une tâche consensuelle, pour ne pas dire un devoir. La révolution servit à légitimer des changements qui étaient jusque-là tabous ou restés en dehors du domaine de l'expérience. Être « rebelle » était connoté négativement, être « révolutionnaire » prit une connotation positive. C'est pourquoi en 1800, à Berlin, Catel traduit « contre-révolutionnaire » par *Staatsfeind* (ennemi de l'État) dans son dictionnaire de la langue révolutionnaire.

En même temps, « révolution » fit apparaître des attentes nouvelles, qui jusqu'ici n'avaient pas été nourries. Certes, on trouve là aussi des positions traditionnelles. Le substrat religieux de l'attente révolutionnaire transparaît partout. Pour le dire avec Friedrich Schlegel : « Le désir révolutionnaire de réaliser le royaume de Dieu est le point élastique de la culture progressive et le commencement de l'histoire moderne⁷. » Ce que Novalis lui confirme personnellement : « Tu comprends les mystères du temps. La révolution a eu sur toi l'effet qu'elle devait avoir, ou, plutôt, tu es un membre invisible de la révolution sacrée qui, un Messie au pluriel, est apparue sur terre⁸. »

L'attente du salut, autrefois religieuse, et ce quel que soit son mode de transmission, a imprégné le concept moderne de révolution partout où il s'oriente d'après un objectif promettant le bonheur terrestre en dehors de toute domination. Cela vaut pour le concept libéral, démocratique, socialiste et communiste de

révolution, si différente que puisse être son expression en raison des décalages historiques.

À l'inverse de cette dominante théologique, le concept moderne de révolution charrie aussi les expériences traditionnelles qui n'étaient auparavant comprises qu'à travers « sédition » et « guerre civile ». Elles aussi font partie de l'expérience moderne de la révolution et de son concept : en phase avec son sens initial de retour, « révolution » contient toujours la signification d'analogies possibles, de ressemblances structurelles dans l'exécution d'un changement de Constitution politique et violent.

En raison de cette complexité due à des significations supportant des interprétations inverses, « révolution » est, depuis 1789, exposé à l'idéologie tout comme à la critique de l'idéologie. En fonction de la perspective, on peut faire jouer telle ou telle signification contre les autres. « Il n'est pas honnête », écrivait un contemporain vers 1830, « de traiter la révolution comme un tout fermé sur lui-même, de la traiter comme une personne et d'écrire : la révolution veut ceci et fait cela. » Derrière un tel usage du mot se tiendraient toujours des intentions politiques destinées à s'assurer de sa propre position et à la propager. On peut généraliser cette observation. Le concept lui-même contraignait à prendre parti. Depuis 1789, « révolution » est toujours un concept partisan, parce qu'il recèle en lui des contenus d'expérience qui supportent des interprétations inverses. C'est ainsi que le concept de révolution contient des strates diversement échelonnées dans le temps et qui peuvent être diversement convoquées, mélangées et dosées en fonction du positionnement politique.

Autour de 1800, l'évolution sémantique de la modernité révolutionnaire est achevée. Ce qui vient s'ajouter, ce sont des déterminations complémentaires empiriques qui nuancent le concept : par exemple quand il est question de la révolution scientifique telle qu'elle se produit alors pour la première fois, de la révolution technique ou de la révolution industrielle. Mais en vertu de la transposabilité des productions scientifiques, techniques et industrielles d'un pays à un autre, même cette conceptualité pousse à des conclusions analogiques qui présupposent des ressemblances structurelles. Ainsi, il n'existe guère d'autre concept historique que celui de révolution pour réunir en lui à un tel point unicité et répétabilité, aspects diachroniques et synchroniques. Une unicité diachronique, mais aussi processuelle, des enrichissements novateurs de même que des éléments et des structures répétables – tels sont les critères préalables fournis par le concept moderne de révolution. La langue fait que diachronie et synchronie sont imbriquées. Le concept est en quelque sorte historiquement aspiré vers la novation, mais il contient tout autant de nombreux aspects de durée discrète ou de répétitivité.

Notre traversée de l'histoire du concept jette donc une lumière nouvelle sur le prétendu conflit entre abstraction sociologique et concrétion historique. Le préalable théorique déjà contenu dans le concept de révolution nous interdit de poser la prétendue modernité révolutionnaire comme absolument unique. Elle contient des structures qui remontent loin dans ce qu'on appelle l'histoire médiane ou ancienne. Et c'est pourquoi il est possible de transmettre le récit dramatique d'un épisode

révolutionnaire unique au moyen de prémices structurelles qui ne peuvent

être identifiées qu'à travers des énoncés théoriques généraux.

La révolution comme métaphore

La perspective qui est la nôtre – l'histoire des concepts – ne devrait pas pour autant nous conduire à considérer l'imbrication entre diachronie et synchronie comme un acquis suffisant. Pour marquer davantage la distance entre l'appréhension par la langue, la réalité historique et l'analyse historico-sociologique, il faut en passer par l'usage des métaphores. Car c'est lui qui intervient nécessairement pour rendre possible le passage de l'expérience historique à l'interprétation scientifique.

Quel est l'impact de la transposition du mot « révolution » sur le domaine d'expérience politico-sociétal ? Le verbe voulait tout d'abord dire « faire rouler » [*wegwälzen*] – par exemple la pierre de la tombe du Christ – et *revolutio* voulait dire « bouleversement » [*Umwälzung*] et plus précisément « retour ». Or, ce contenu sémantique trouvait une application dans l'astronomie : ainsi chez Copernic, de façon double : « révolution » désignait en effet la rotation de la Terre autour du Soleil et en même temps la rotation de la Terre sur son axe propre. C'était un nouveau concept dans la mesure où, en opposition à ce que l'on voyait, il était scientifiquement fondé. Ce qui fournissait aussi une possibilité de penser les changements historiques de long terme ainsi que leur récurrence. La double signification selon laquelle la Terre tourne autour d'elle-même mais également autour du Soleil pour finalement se mouvoir avec l'ensemble

du système solaire devait trouver au XIX^e siècle une diffusion générale dans la métaphore de la spirale telle que l'utilise la philosophie de l'histoire.

La transposition des domaines naturel et physico-astronomique dans l'usage politique a eu d'importantes conséquences pour l'élaboration de l'expérience comme pour la théorisation. Le rapport sémantique a tout d'abord été établi par l'astrologie, prédominante à l'époque de la Renaissance. Que les destinées humaines soient dépendantes de la position des astres a conféré à l'ascension et au déclin, en particulier des sujets historiques agissants, une sorte de détermination prévisible. C'est dans ce sens que Kepler a diagnostiqué pour Wallenstein⁹ une « révolution prestigieuse » et une « révolution excellente ». Le concept naturel et dans cette mesure métahistorique s'en est trouvé élevé à une dignité historique. Dans l'usage que fait Kepler du mot « révolution » convergent le rôle politique d'un individu et la constellation pour ainsi dire naturelle des forces à l'œuvre en politique.

La traduction de la rotation naturelle des astres dans le langage politique a eu d'autres effets encore, plus importants que ceux qu'a provoqués toute la terminologie connue à ce jour concernant les troubles, soulèvements, coups d'État et autres guerres civiles apparemment gratuites. Les actes et événements isolés se sont vus privés de leurs injonctions de sens juridiques, morales ou théologiques

et placés dans des contextes de long terme se déroulant selon une nécessité quasi naturelle. Ce qui, en tant que guerre civile, était un meurtre collectif dénué de sens, apparut à travers le concept de révolution comme une nécessité supérieure qui inscrivait les cas individuels dans des processus de long terme, les rendant ainsi compréhensibles. Le concept naturel de révolution a préparé le concept propre à la philosophie de l'histoire d'un mouvement englobant et finalement irréversible. C'est Leibniz qui l'a employé pour la première fois dans ce sens. Chez lui, la métaphore se fige en concept de philosophie de l'histoire, dans une perspective d'avenir globale.

Mais l'arrière-plan sémantique d'un retour, d'une répétition, restait convo-cable. C'était précisément le substrat naturel qui conférait au concept son actualité et sa puissance politiques dans le langage quotidien. Qu'une révolution soit un retour d'états heureux, justes au sens de préalables conformes au droit naturel, voilà une signification qui, sous la Révolution française, n'a pas eu que des effets de propagande. Kautsky¹⁰ encore invoquait la renaissance dont l'humanité allait profiter à travers l'ulti-me révolution, celle du prolétariat. L'état originel paradisiaque sur lequel débouche l'évolution révolutionnaire trouve sa place dans l'action ultérieure de l'environnement métaphorique du concept, dont il ne s'est jamais tout à fait détaché dans le langage politique. Il est en effet difficile de penser la suppression de l'aliénation et la libération autrement que comme un retour au bonheur perdu, qu'il faut donc retrouver.

L'arrière-plan sémantique du concept de révolution qui transparaît dans la métaphore a eu d'autres effets encore. La

circularité du mouvement, certes, mais aussi la succession, pour des raisons immanentes nécessaire, a rendu possibles des énoncés sur la théorie de l'histoire. L'expérience de chaque révolution montre que les événements semblent s'y précipiter, qu'ils s'accélèrent. Cette expérience primaire est devenue à travers le concept d'une révolution qui s'accélère un acquis de la théorie de l'histoire¹¹. Qu'il tire son origine du langage politique de la Révolution française nous révèle un double emploi, et chaque fois le critère du jugement a été le retour. Quand Robespierre invitait les Français à remplir leur devoir et à accélérer l'histoire, cela revenait à anticiper le cours de la révolution dans le sens d'un empire vertueux, nécessairement appelé à advenir, de la société s'autorégulant. Le but était déjà donné dans les lois morales, toujours convocables et qui demandaient à se réaliser.

Et lorsque la réplique conservatrice reprend le concept d'accélération, c'est dans un contexte argumentatif qui pré-suppose plus nettement encore le retour comme une nécessité de la pensée. La révolution réaliserait en quelques années, tout au plus en une ou deux décennies, ce que l'ensemble de l'histoire universelle avait proposé jusque-là. Ce principe était monnaie courante vers 1800. « Notre histoire temporelle est la répétition des actes et événements de quelques millénaires – dans le laps de temps le plus court qui soit », ainsi que le constatait vers 1800 l'abbé Rupert Kornmann, dont la culture historique n'était pas contestable, au moment où la sécularisation le privait de tous ses droits souverains sur son abbaye de Prüfening¹². Ou comme le formulait Görres : « Mais si vous voulez aller à l'école de l'histoire, suivez les

enseignements de la révolution ; le cours de nombreux siècles paresseux s'est accéléré en elle jusqu'à devenir une circularité qui désormais se compte en années¹³. » En dépit de tous les changements novateurs, les mêmes schémas fondamentaux du comportement et de l'organisation humains font retour – ce qui distingue la révolution, c'est seulement qu'elle opère cette traversée à une vitesse croissante. En tout état de cause, ne peut s'accélérer que ce qui s'inscrit dans le cours du temps. Et tout savoir anticipé prend pour repère le savoir déjà acquis.

Comme cela a déjà été évoqué, la transposition la plus importante du concept naturel de révolution se réalise maintenant sous la forme de la métaphore de la spirale. C'est peut-être elle qui est devenue la plus efficace, étant la seule façon de mettre en phase le retour de structures indépassables de l'organisation humaine avec le progrès. « La révolution tournait sur elle-même, mais le mouvement dont elle procède est celui d'une spirale, et c'est donc en apparence seulement qu'elle revient au même point, alors qu'en réalité elle avance, et l'esprit humain avec elle. » Ce propos, formulé par Konrad Engelbert à Paris en 1795, fait l'objet de nombreuses variantes. Ainsi, deux ans avant la révolution de 1848, Otto Wigand¹⁴ compare l'histoire avec la trajectoire du globe terrestre – à ceci près que, « son point central étant inconnu, il ne revient jamais au même point : de même, l'histoire suit une ligne qui ne revient jamais sur elle-même, quoi que l'on dise de sa circularité ». Un mouvement constant nous entraînerait « dans des états toujours nouveaux ». La métaphore de la spirale permettait de doser différemment la part du retour de l'ancien par l'extension diachronique de

la ligne spiraliforme, sans pour autant échapper complètement à la courbe de la répétition. C'est dans ce sens que Kant parlait déjà des tentatives répétées de l'humanité pour avancer sur la voie du progrès et se rapprocher ainsi d'un état de paix sur la base d'une Constitution républicaine. Et Marx se servait de même de la métaphore de la répétition pour encourager le prolétariat à multiplier ses tentatives, jusqu'à ce qu'après un long processus d'apprentissage l'ultime révolution puisse se réaliser.

Cependant, la métaphore circulaire n'est pas sans malice. Elle désavoue ceux qui l'utilisent dès qu'ils s'éloignent par trop d'elle pour en extirper la progressivité téléologique, sans pour autant pouvoir nier le retour. Ainsi, Robespierre forçait la comparaison quand il proclamait que la moitié de la révolution était déjà accomplie, et que l'autre ne pouvait que suivre – ajoutant cette métaphore que la raison de l'homme ressemblait au globe sur lequel il habitait. L'un des hémisphères serait encore plongé dans l'obscurité, tandis que l'autre resplendissait déjà dans la lumière – par quoi il désamorçait sa propre parabole naturelle de la révolution, puisqu'une moitié du globe terrestre restera toujours plongée dans l'obscurité. Ou encore Marx, parlant à propos de la répression sanglante de la Commune de 1871 de la « conjuration de la classe dominante pour renverser la révolution à travers une guerre civile menée sous la protection de l'envahisseur étranger ». Il s'agit ici d'un redoublement de la métaphore du renversement : la révolution elle-même est renversée par une guerre civile, c'est-à-dire qu'elle est rejetée dans sa trajectoire pensée de façon téléologique. Cela nous conduit à un dernier point de vue.

Avec son entrée dans l'usage politique de la langue, le mot « révolution » a pu, consacré par la nécessité historique, se figer en agent autonome, en porteur de l'action de l'histoire universelle. Cela étant, il est devenu personnifiable et a pu être doté d'attributs qui – comme les États eux-mêmes – interprétaient la révolution de façon métaphorique. Elle devint – en 1789 et dans les années qui suivirent – le diable, l'ange exterminateur¹⁵, la poudrière¹⁶ et autres paraphrases du même acabit. Ou encore, elle devient, comme chez Wilhelm Schulz¹⁷ durant le Vormärz¹⁸, « saut de la mort¹⁹ », pour finir comme révolution personnifiée, identifiée au Dieu éternel : « Elle parle par rudes prophéties tout comme jadis votre Dieu : j'étais, je suis, je serai ! » selon le chant de Freiligrath²⁰ invoquant la révolution permanente. Grâce à cette essentialisation, « révolution » devint un concept idéologique compensatoire accueillant tous les espoirs non encore réalisés.

Selon le domaine d'emprunt – astrologie, astronomie ou théologie –, l'usage métaphorique a libéré de nouveaux modèles interprétatifs. Durée, retour, changement, innovation, sont les prémisses théoriques résultant de cet usage, qui, selon un dosage chaque fois différent, ont rendu possible la conversion de l'expérience exprimée par la langue en diagnostics scientifiques ou politiques de la révolution.

Depuis que la langue politico-historique a accueilli le terme « révolution », on peut

retracer une tendance à la sécularisation. Celle-ci conduit de l'emploi du mot en rapport avec la nature à une conceptualité historique de plus en plus autonome. La métaphore s'affaiblit, dégageant un concept de révolution que l'on peut définir comme foncièrement historique. Le cours circulaire des astres a permis des emprunts métaphoriques destinés, sous des habits étrangers, à extraire de l'histoire du sens nouveau, ou plus exactement, à découvrir l'histoire comme révolution. Mais le pas qui conduit de la théologie de l'attente apocalyptique à la téléologie immanente à l'histoire a lui aussi été franchi par le biais de la nouvelle interprétation métaphorique de la réduction apocalyptique du temps avant la fin du monde en accélération que l'homme peut diriger et qui doit lui permettre d'atteindre plus rapidement le but de la révolution ultime. Processus répétables, progrès novateurs, déterminants de long terme et changements de constellation, retardement et accélération, sont devenus, appuyés sur l'arrière-plan de leurs significations naturelle et théologique, des paraboles des révolutions historiques et, pour finir, des concepts de l'expérience politique et de la connaissance en sciences historiques. Quant à savoir s'il leur est possible d'échapper totalement à l'arrière-plan de leurs significations naturelles – ou simplement théologiques –, cette question reste ouverte, et il est probable qu'elle appelle une réponse négative.

Traduit de l'allemand, présenté et annoté par Philippe Forget

Notes

- 1 Voir Georg P. MEYER, « Revolutionstheorien heute », dans Hans Ulrich WEHLER (dir.), *200 Jahre amerikanische Revolution und moderne Revolutionsforschung*, Göttingen, 1976 ; ainsi que Helmut REINALTER (dir.), *Zur Entwicklung des neuzeitlichen Revolutionsbegriffs*, Innsbruck, 1980. Pour l'histoire générale du concept, voir maintenant R. KOSELLECK, Ch. MEIER, J. FISCH, N. BULST, « Revolution (Rebellion, Aufruhr, Bürgerkrieg) » dans Otto BRUNNER *et al.* (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, Stuttgart, 1984, vol. 5, p. 653-788.
- 2 Si Platon fait de ce terme un élément du « repos » par rapport au mouvement, il signifie bien par ailleurs le fait de « se lever », « se soulever », et donc aussi au sens politique « division, rébellion, discorde ». Voir Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Klincksieck, 1968, nouvelles éditions 1984, 1999 et 2009.
- 3 Né vers 465 et mort vers 400 av. J.-C., l'athénien Thucydide est considéré comme un des fondateurs de l'historiographie. Au principe de sa recherche se trouve l'effort d'exactitude à travers la collecte et la comparaison des documents et témoignages disponibles, ce qui écarte toute source invérifiable (mythes, rumeurs). Le récit se doit d'être sobre et au service des événements à expliquer, lesquels ne résultent pas d'une quelconque intervention divine, mais de lois générales auxquelles sont soumis les humains.
- 4 Sénateur romain, Tacite (58-vers 120) relève comme historien d'une tout autre école que Thucydide. Ses inspirateurs ne sont pas grecs, mais romains : Tite-Live, Salluste, Cicéron et, parmi ses contemporains directs, Pline le Jeune. Sa démarche ne se veut pas rationnellement tributaire des faits, mais procède de ses conceptions philosophiques, à travers lesquelles il réinterprète ses sources. Son style se veut concis, mais vif et expressif.
- 5 Polybe (vers 208-vers 126 av. J.-C.) est un historien et théoricien politique grec qui, dans le sillage de Thucydide, a introduit la rationalité dans la démarche historique. Après s'être employé à expliquer les raisons de la domination romaine, accomplie sur une durée resserrée de cinquante-trois ans, il a développé la théorie de l'*anacyclose* à laquelle Koselleck fait ici référence. Selon cette théorie, il y aurait six formes de gouvernement différentes, chacune entraînant par un processus de dégénérescence l'avènement de la suivante.
- 6 Christoph Martin Wieland (1733-1813) est un écrivain entre piétisme et *Aufklärung*. Fils de pasteur, il commence des études de droit qu'il abandonne rapidement pour s'adonner à sa passion littéraire, sous l'influence de Klopstock. À Weimar, son nom est associé à celui des grands de la littérature de l'époque : Goethe, Schiller, Herder, et sa *Geschichte des Agathon* [Histoire d'Agathon, 1766-1767, largement réécrit en 1773 et 1794] est considérée comme le premier roman de formation allemand. Éditeur influent, notamment de *Der Teutsche Merkur* [Le Mercure allemand], revue littéraire qu'il dirige de 1773 à 1789, puis, de 1790 à 1810, de *Der Neue Teutsche Merkur*. C'est dans cette revue qu'il publie en 1798 un texte intitulé *Gespräche unter vier Augen* [Dialogues en privé] dans lequel il se livre à une « prophétie » concernant l'avenir de la France : comme ce pays ne veut plus de roi, il lui faut se trouver un dictateur, ce qu'il a déjà fait en la personne de Napoléon Bonaparte – propos qu'il reprend en 1799, toujours dans *Der Neue Teutsche Merkur* (vol. 1, p. 21), y ajoutant la formule du « *dictator perpetuus consulari, tribunicia et pontificia potestate* ».
- 7 Friedrich SCHLEGEL, *Athenaeum-Fragmente* (1798), dans *Kritische Friedrich-Schlegel-Ausgabe*, édit. Hans Eichner, Paderborn, F. Schöningh, 1^{re} sect., vol. 2, 1967, p. 201. On trouve l'intégralité de ce fragment dans Philippe LACQUE-LABARTHE, Jean-Luc NANCY (dir.), *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, avec la collaboration d'Anne-Marie Lang, Seuil, 1978, p. 129. La phrase qui manque dans la citation de Koselleck est : « Ce qui est sans rapport avec le royaume de Dieu n'y joue qu'un rôle accessoire. »
- 8 Dans le passage qui précède cette citation, Novalis évoque son ami Schlegel comme « apôtre » et « saint Paul de la nouvelle religion ». NOVALIS, *Randbemerkungen zu Friedrich Schlegels Ideen* (1799), dans *Schriften*, édit. Richard Samuel, 2^e éd., Stuttgart, W. Kohlhammer, vol. 3, 1968, p. 493. Voir aussi : *Friedrich Schlegel und Novalis. Biographie einer Romantikerfreundschaft in ihren Briefen. Auf Grund neuer Briefe Schlegels herausgegeben von Max Preitz*, Darmstadt, H. Gentner, 1957, p. 164.

- 9 L'astronome Johannes Kepler (1571-1630), universellement connu pour avoir découvert que les planètes tournaient autour du Soleil selon une orbite non pas circulaire, mais elliptique (« lois de Kepler »), était aussi astrologue, ce qui, dans le contexte de son époque – ainsi que le rappelle Koselleck – n'était pas contradictoire. Il a composé pas moins de trois ouvrages sur le sujet : *De fundamentis astrologiae* (1601), *Tertius interveniens* (1610) et *Astrologicus* (1620). Si la rédaction de ses horoscopes avait une finalité matérielle (il s'agissait avant tout de subvenir aux besoins de sa famille), il s'attachait avec honnêteté à souligner qu'il ne s'agissait pas là de vérités absolues. C'est en 1608 (il est alors astronome de l'empereur Rodolphe II, fonction qu'il occupe depuis le décès brutal de Tycho Brahe en 1601), à Prague, qu'il établit l'horoscope que lui demande Albrecht von Wallenstein (1583-1634), qui se fera connaître comme chef de guerre pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648) aux côtés de la Ligue catholique. Wallenstein annote scrupuleusement les prédictions de Kepler, qu'il compare avec les événements réellement vécus. Les prédictions prenant fin en 1625, Wallenstein demande alors à Kepler un supplément, que celui-ci lui fournit également. Ce dernier contient l'avertissement d'un grand danger pour le début de l'année 1634 – Wallenstein meurt assassiné le 25 février à Eger par des officiers fidèles à l'empereur.
- 10 Karl Johann Kautsky (1854-1938) est un penseur et homme politique germano-tchèque. Dès sa toute jeunesse opposé à la monarchie des Habsbourg, il s'enthousiasme pour la Commune de Paris, qui le conduit au socialisme. Ayant fait la connaissance de Marx et Engels à Londres, il s'intéresse à leurs thèses et devient une référence de la théorie marxiste, notamment à travers les articles qu'il publie dans *Die Neue Zeit* [Le temps nouveau], revue qu'il fonde en 1883 et qu'il dirige jusqu'en 1917. En 1917, il cofonde l'USPD (Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne, qu'il quitte dès 1919), et publie en 1918 *Die Diktatur des Proletariats* [La dictature du prolétariat], livre dans lequel il expose sa critique de la révolution d'Octobre, ce qui lui vaut d'être traité par Lénine de « renégat ». Revenu au SPD en 1922, il en corédige en 1925 le « programme de Heidelberg », qui écarte la voie réformiste et se concentre sur une critique de fond du capitalisme. Il publie dans la foulée (1927) *Materialistische Geschichtsauffassung* [La conception matérialiste de l'histoire], ouvrage qui expose ses principales conceptions. L'*Anschluss* de mars 1938 le fait émigrer aux Pays-Bas. Il meurt peu de temps après à Amsterdam.
- 11 C'est la genèse de ce phénomène que Koselleck étudie dans « Raccourcissement du temps et accélération » (*Écrire l'histoire*, n° 16, *Accélération*, 2016, p. 27-48).
- 12 Rupert KORNMAN, *Die Sibylle der Zeit aus der Vorzeit, oder Politische Grundsätze durch die Geschichte bewähret* [1810], 2^e éd., Ratisbonne, 1814, vol. 1, p. 4. Koselleck évoque déjà cette figure dans « Raccourcissement du temps et accélération », *art. cit.*, p. 43, n. 32.
- 13 Joseph GÖRRES, « Deutschland und die Revolution » (1819) dans *Gesammelte Schriften*, Cologne, Gossler, 1929, vol. 13, p. 81. Comme la plupart des romantiques, Görres (1776-1848) commence par s'enthousiasmer pour la Révolution française et, ce qui est moins connu, prend même fait et cause pour la Constitution républicaine de Franconie, qu'il considère comme le meilleur rempart contre le despotisme et qu'il va représenter à Paris en 1799. Mais il en revient déçu par les débuts du despotisme napoléonien et renie alors ses idées jacobines. Il défendra ensuite les guerres de libération et dirigera le *Rheinischer Merkur* [Mercure rhénan], importante revue en pointe contre Napoléon. Pour plus de détails sur cet auteur, voir la fiche que nous avons rédigée pour le *Dictionnaire du romantisme* (dir. Alain Vaillant), CNRS Éd., 2012, p. 300.
- 14 Otto Wigand (1795-1870), éditeur et homme politique. En 1833, il s'installe à Leipzig et commence à publier des textes de la Jeune Allemagne. Après l'interdiction de celle-ci en 1835, il soutient la mouvance des jeunes hégéliens et entreprend la publication des œuvres complètes de Ludwig Feuerbach à partir de 1846. Mais il fait aussi connaître d'autres voix, parfois discordantes, comme celle de Max Stirner, dont il publie en 1845 *Der Einzige und sein Eigentum* [L'unique et sa propriété], très critique envers Feuerbach. On lui doit aussi la publication d'un texte d'Engels. Cette orientation lui vaut à partir de 1846 une interdiction de diffusion par le gouvernement viennois. Il se consacre ensuite à la publication d'un colossal *Conversations-Lexicon für alle Stände* [Dictionnaire de conversation pour toutes les classes sociales] en quinze volumes.
- 15 L'ange exterminateur est une figure qui revient régulièrement dans l'Ancien Testament, soit

contre Israël et David (1 Chroniques 21), soit contre leurs ennemis : ainsi, c'est par lui que Dieu fait exterminer les premiers-nés des Égyptiens. L'ange exterminateur (aussi appelé « l'ange du Seigneur ») disparaît dans le Nouveau Testament avec l'apparition de saint Paul. Cette image (comme celle qui identifie la révolution au diable lui-même) confirme le propos selon lequel le phénomène révolutionnaire est compris et interprété sur fond religieux.

- 16 Le texte allemand est ici erroné, une coquille ayant transformé le seul terme qui puisse entrer en ligne de compte, à savoir *Pulverturm* [littéralement « tour de la poudre »], qui signifie « poudrière » au sens de « magasin à poudre ».
- 17 Friedrich Wilhelm Schulz (1797-1860), officier hessois, est un journaliste et homme politique. Lié à divers projets de l'influent éditeur Cotta, il se voit confier en 1831 la rédaction de la revue *Hesperus*, que Cotta lui retire rapidement à cause de la tournure trop politique que Schulz veut lui imposer. En 1832, il fonde avec quelques amis le *Deutscher Press- und Vaterlandsverein*, destiné à lutter contre la censure. En 1833, il crée le journal *Der deutsche Volksbote* [Le messager allemand du peuple], qui tombe régulièrement sous le coup de la censure. Au même moment, il publie un important ouvrage, *Deutschlands Einheit durch Nationalrepräsentation* [L'unité de l'Allemagne par la représentation nationale], dont un biographe dira qu'il contient « une anticipation précise des événements de 1848 en France et en Allemagne ». Bientôt condamné et emprisonné

par la justice hessoise, il réussit à s'enfuir fin 1834, émigre à Strasbourg, puis en Suisse, où il met sa plume au service de ses convictions de gauche. En 1848, il est élu au Parlement de Francfort.

- 18 La période appelée *Vormärz* est celle qui précède et prépare en Allemagne la révolution de mars 1848 : le texte le plus important en est le manifeste rédigé en 1834 par Büchner et le pasteur Weidig sous le titre *Der hessische Landbote* [Le messager hessois], dont l'*incipit* est resté célèbre : « Paix aux chaumières ! Guerre aux palais ! »
- 19 Wilhelm SCHULZ, article « *Zeitgeist* », dans *Conversations-Lexikon der Gegenwart*, Leipzig, Brockhaus, vol. 4, sect. 2, p. 469.
- 20 Ferdinand FREILIGRATH, « Die Revolution » (1851), dans Bruno KAISER, *Die Achtundvierziger. Ein Lesebuch für unsere Zeit*, Weimar, Volksverlag, 1960, p. 72. Freiligrath (1810-1876) fait partie des poètes du *Vormärz* et de ceux que Wilhelm Schulz fréquentera durant son exil suisse (voir note 17). Son ouvrage *Ein Glaubensbekenntnis* [Une profession de foi, 1844] devient rapidement le manifeste de l'opposition démocratique au régime prussien, mais il signe aussi la fin de sa carrière et le début d'une vie instable d'émigré. Sa poésie engagée est vivement critiquée par Heine, pour qui ses prises de position masquent mal une esthétique non moins lourde : il l'exécute par un lapidaire « Il sait tout faire, sauf un *Lied* », et lui oppose implicitement le modèle de ses *Tisserands silésiens* (1844).